

De la suffisance de la religion naturelle : un manifeste déiste de Diderot ?

Gerhardt Stenger (Université de Nantes)

Selon de nombreux critiques comme Franco Venturi¹, Aram Vartanian² ou, plus récemment, Jean-Claude Bourdin³, Diderot professe encore le déisme au début de sa carrière philosophique, et notamment dans les *Pensées philosophiques*, véritable « manifeste déiste » suivant l'opinion de Pierre Hartmann⁴. Jacques Roger enfin n'a pas hésité à parler d'un « enthousiasme quasi mystique » de Diderot face aux merveilles de la nature, véritable « temple de la divinité⁵ ». On cite souvent pour preuve du déisme de Diderot la longue série des Pensées XIII à XX dans lesquelles l'auteur parle à la première personne, en lieu et place du déiste. « Le déiste seul peut faire tête à l'athée », lit-on au début de la Pensée XIII. Pourquoi ? parce que la physique expérimentale a démontré de manière irréfutable l'existence d'un Dieu ingénieur, concepteur et technicien de cette machine complexe et subtile qu'est l'univers : « Ce n'est que dans les ouvrages de Newton, de Muschenbroek, d'Hartzoeker, et de Nieuwentit, qu'on a trouvé des preuves satisfaisantes de l'existence d'un Être souverainement intelligent. Grâce aux travaux de ces grands hommes, le monde n'est plus un Dieu : c'est une machine qui a ses roues, ses cordes, ses poulies, ses ressorts et ses poids⁶. » Quiconque a jamais feuilleté *L'Existence de Dieu démontrée par les merveilles de la nature* (1725) de B. Nieuwentyt imagine mal que Diderot ait

¹ Franco Venturi, *Jeunesse de Diderot (de 1713 à 1753)*, Paris, Skira, 1939.

² Aram Vartanian, « From Deist to Atheist: Diderot's Philosophical Orientation, 1746-1749 », *Diderot Studies*, 1, 1949, p. 46-63.

³ Dans Diderot, *Pensées philosophiques. Addition aux Pensées philosophiques*, éd. Jean-Claude Bourdin, Paris, Flammarion, 2007. L'athéisme, lit-on dans l'introduction, est inacceptable pour Diderot, « mais il faut reconnaître qu'à lire les *Pensées* on ne comprend pas très bien pourquoi » (p. 27).

⁴ Pierre Hartmann, *Diderot. La figuration du philosophe*, Paris, José Corti, 2003, p. 29.

⁵ Jacques Roger, *Les Sciences de la vie dans la pensée française du XVIII^e siècle*, Paris, Colin, 1963, p. 586.

⁶ *Pensées philosophiques*, dans *Œuvres complètes*, éd. Dieckmann-Proust-Varloot, Paris, Hermann, 1975 et suiv., t. II, p. 24-25 (désormais DPV).

jamais pu se réclamer de cet ouvrage autrement que de manière humoristique ou, ce qui paraît plus probable, dans le but de dénoncer les idées exprimées par ce « grand homme ». Et malgré l'avis contraire d'Étiemble⁷ et l'étude convaincante de Marie Souviron qui démontra dès 1985 que Diderot était athée au moment où il couchait sur papier les *Pensées philosophiques*⁸, le préjugé d'un Diderot déiste continue de séduire les spécialistes. Nous avons de notre côté essayé d'ébranler cette conviction dans trois études, la première consacrée aux premiers écrits du philosophe⁹, la deuxième à l'*Essai sur le mérite et la vertu*¹⁰ et enfin la dernière aux *Pensées philosophiques*¹¹. Le présent travail essaie d'apporter un nouvel élément remettant en question une fois de plus l'hypothèse d'un Diderot déiste à ses débuts.

La première pièce du dossier est constituée par la traduction, effectuée par Diderot, de l'*Inquiry concerning Virtue or Merit* du philosophe déiste Shaftesbury, parue en 1745 sous le titre *Essai sur le mérite et la vertu*. Un an plus tard, Diderot publie les *Pensées philosophiques*, puis vraisemblablement rédige *La Promenade du sceptique*, dont l'existence est attestée dès 1748 sur une fiche de police, où l'ouvrage – ou du moins une première version – est signalé sous le titre *L'Allée des Idées*¹². Le seul texte pleinement et franchement déiste de Diderot, *De la suffisance de la religion naturelle*, ne paraîtra qu'en 1770 au tome I du *Recueil philosophique ou Mélanges de pièces sur la religion et la morale par*

⁷ Étiemble, « Sens et structure des *Pensées philosophiques* », dans *C'est le bouquet !*, Paris, Gallimard, 1967, p. 131.

⁸ Marie Souviron, « Les *Pensées philosophiques* de Diderot ou les *Provinciales* de l'athéisme », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, 238, 1985, p. 197-267.

⁹ Gerhardt Stenger, « Sur la chronologie des premières œuvres de Diderot », *Dix-huitième Siècle*, 25, 1993, p. 411-421.

¹⁰ Gerhardt Stenger, « Diderot traducteur de Shaftesbury : éléments pour une lecture critique de l'*Essai sur le Mérite et la Vertu* », dans Françoise Brugère et Michel Malherbe (dir.), *Shaftesbury. Philosophie et politesse*. Actes du Colloque (Université de Nantes, 1996), Paris, Champion, 2000, p. 213-226.

¹¹ Gerhardt Stenger, « L'atomisme dans les *Pensées philosophiques* : Diderot entre Gassendi et Buffon », *Dix-huitième Siècle*, 35, 2003, p. 75-100.

¹² Voir E. Bossuge, « Retour à Vincennes. Diderot et la politique de la Librairie autour de 1749 », *La Lettre clandestine*, 19, 2011, p. 90.

différents auteurs publié par Naigeon, où il est attribué à Vauvenargues¹³. Ce n'est que vingt ans plus tard que le même Naigeon dévoilera la véritable paternité de l'opuscule en l'insérant dans le premier tome des œuvres de Diderot éditées sous sa responsabilité, précisant en passant qu'il fut rédigé en 1747. En fin de compte, l'athéisme de Diderot ne s'exprime ouvertement qu'en 1749 dans la *Lettre sur les aveugles* – encore que : quelques jours après sa publication, il avouera à Voltaire qu'il n'est point de l'avis des sceptiques : « Je crois en Dieu, quoique je vive très bien avec les athées¹⁴. » Mais à cette date, on ne le croit plus sur parole.

Au vu de cette chronologie, on n'a pas manqué de remarquer que Diderot est passé, entre 1745 et 1749, du déisme shaftesburien au scepticisme déiste, qu'il a ensuite effectué une sorte de retour à la religion naturelle¹⁵ puis embrassé un scepticisme franchement agnostique avant de se prononcer en faveur d'une position d'athéisme déclaré. Cette « controverse interne¹⁶ » ou « versatilité¹⁷ » laisse effectivement perplexe. Tout bien considéré, la pièce essentielle du dossier n'est pas les *Pensées philosophiques* mais l'opuscule *De la suffisance de la religion naturelle*, rédigé d'après Naigeon en 1747¹⁸. Sans l'existence de ce texte prétendument postérieur aux *Pensées philosophiques*, il est probable que beaucoup de critiques auraient fortement nuancé leur jugement sur le déisme du premier Diderot. Eu égard à la profession déiste et à la forme éminemment scolaire du texte, nous avons avancé l'hypothèse que nous sommes en présence de la

¹³ On sait que le tome II contient un autre texte de Diderot, l'*Addition aux Pensées philosophiques*, bien plus virulente que les quelques pages de la *Suffisance*.

¹⁴ Lettre à Voltaire du 11 juin 1749, dans *Correspondance*, éd. Roth-Varloot, Paris, Minuit, 1955-1970, t. I, p. 78.

¹⁵ L'idée de « suffisance de la religion naturelle », écrit J.-C. Bourdin, « vient d'Angleterre et résulte de combats de différents auteurs, prêtres, théologiens, philosophes déistes, pour établir la tolérance grâce à l'idée que la religion naturelle, débarrassée des obscurités de la révélation, est celle d'un Dieu totalement intelligible, dont l'essence se voit dans l'ordre de l'univers et dans la loi morale. La religion naturelle n'a comme seul culte que l'obéissance à la loi de Dieu. » (*Pensées philosophiques*, éd. citée, p. 177).

¹⁶ C. Duflo, *Diderot philosophe*, Paris, Champion, 2003, p. 66.

¹⁷ A. Vartanian, art. cité, p. 47.

¹⁸ Voir DPV, t. II, p. 173.

toute première production philosophique du jeune Diderot¹⁹. Mais peut-on réellement imaginer que Diderot ait gardé ce texte dans ses tiroirs pendant plus de vingt ans pour le sortir subitement de l'oubli en 1770 ? L'identification d'une source inconnue jusqu'alors permet désormais d'envisager un autre scénario, qui bouleverse la chronologie traditionnellement admise et infirme, une fois de plus, l'idée d'un Diderot déiste à ses débuts.

Commençons par le § 5 de *La Suffisance de la religion naturelle*, où Diderot s'engage dans une longue démonstration visant à montrer que la loi révélée n'apporte rien de nouveau par rapport à la loi naturelle ; car, demande-t-il,

qu'est-ce qu'une vérité, sinon une proposition relative à un objet, conçue dans des termes qui me présentent des idées claires et dont je conçois la liaison ? Or la religion révélée ne nous a apporté aucune de ces propositions. Ce qu'elle a ajouté à la loi naturelle consiste en cinq ou six propositions qui ne sont pas plus intelligibles pour moi que si elles étaient exprimées en ancien carthaginois ; puisque les idées représentées par les termes et la liaison de ces idées entre elles m'échappent entièrement.

Les idées représentées par les termes et leur liaison m'échappent, car sans ces deux conditions les propositions révélées, ou cesseraient d'être des mystères, ou seraient évidemment absurdes. Soit par exemple cette proposition révélée : les enfants d'Adam ont tous été coupables, en naissant, de la faute de ce premier père. Une preuve que les idées attachées aux termes et leur liaison m'échappent dans cette proposition, c'est que si je substitue au nom d'*Adam*, celui de *Pierre* ou de *Paul*, et que je dise, les enfants de Paul ont tous été coupables, en naissant, de la faute de leur père ; la proposition devient d'une absurdité convenue de tout le monde. D'où il s'ensuit, et de ce qui précède, que la religion révélée ne nous a rien appris sur la morale et que ce que nous tenons d'elle sur le dogme, se réduit à cinq ou six propositions inintelligibles, et qui, par conséquent, ne peuvent passer pour des vérités par rapport à nous. Car si vous aviez appris à un paysan, qui ne sait point de latin, et moins... encore de logique, le vers : *Asserit A, negat E, verum generaliter ambæ*, croiriez-vous lui avoir appris une vérité nouvelle ? N'est-il pas de la nature de toute vérité d'être claire et d'éclairer ? deux qualités que les propositions révélées ne peuvent avoir. On ne dira pas qu'elles sont claires ; elles contiennent clairement, ou il est clair qu'elles contiennent une vérité, mais elles

¹⁹ Voir « Sur la chronologie des premières œuvres de Diderot », art. cité, p. 413-414.

sont obscures ; d'où il s'ensuit que tout ce qu'on en infère doit partager la même obscurité ; car la conséquence ne peut jamais être plus lumineuse que le principe²⁰.

Les propositions théologiques de la religion chrétienne, dit Diderot en substance, sont non seulement inintelligibles mais n'apportent aucune vérité nouvelle. Deux pages plus loin, le § 9 de la *Suffisance* reproduit presque mot pour mot la Pensée LXII qui cite elle-même au début un passage de Cicéron concernant les vertus guerrières des Romains : « Cicéron, dit l'auteur des *Pensées philosophiques*, ayant à prouver que les Romains étaient les peuples les plus belliqueux de la terre, tire adroitement cet aveu de la bouche de leurs rivaux. Gaulois, à qui le cédez-vous en courage, si vous le cédez à quelqu'un ? Aux Romains²¹. » Ouvrons maintenant *La Logique ou l'art de penser* de Port-Royal. On y retrouve les mêmes occurrences que dans les §§ 5 et 9 de *La Suffisance de la religion naturelle*, à commencer par le péché d'Adam : « Il y a un très grand nombre de propositions dans l'Écriture, qui doivent être prises en ce sens, et entre autres ce que dit saint Paul : *Comme tous meurent par Adam, ainsi tous seront vivifiés par Jésus-Christ*. [...] Le sens de l'apôtre est, que comme tous ceux qui meurent, meurent par Adam ; tous ceux aussi qui sont vivifiés, sont vivifiés par Jésus-Christ²². » Dans *De la suffisance de la religion naturelle*, Diderot avait mentionné les Romains, les Gaulois (§ 9) et la langue des anciens Carthaginois (§ 5) ; on retrouve ces trois peuples dans la suite du passage de *La Logique* que nous venons de citer :

Les noms de *corps*, de *communauté*, de *peuple*, étant pris collectivement comme ils le sont d'ordinaire, pour tout le corps, toute la communauté, tout le peuple, ne font point les propositions, où ils entrent proprement universelles, ni encore moins particulières, mais singulières. Comme quand je dis : *Les Romains ont vaincu les Carthaginois : les Vénitiens font la guerre au Turc : les Juges d'un tel lieu ont*

²⁰ DPV, t. II, p. 184-185.

²¹ DPV, t. II, p. 186.

²² *La Logique ou l'Art de penser*, Paris, Desprez et Desessartz, 1714 [1662], p. 161 (II^e partie, chap. 13).

condamné un criminel, ces propositions ne sont point universelles ; autrement on pourrait conclure de chaque Romain qu'il aurait vaincu les Carthaginois ; ce qui serait faux. Elles ne sont point aussi particulières ; car cela veut dire plus que si je disais, que quelques Romains ont vaincu les Carthaginois, ce qui serait faux [...] ; mais elles sont singulières, parce qu'on considère chaque peuple comme une personne morale dont la durée est de plusieurs siècles, qui subsiste tant qu'il compose un État, et qui agit en tous ces temps par ceux qui le composent, comme un homme agit par ses membres. D'où vient que l'on dit, que les Romains qui ont été vaincus par les Gaulois qui prirent Rome, ont vaincu les Gaulois au temps de César, attribuant ainsi à ce même terme de *Romains*, d'avoir été vaincus en un temps, et d'avoir été victorieux en l'autre²³.

Simple coïncidence ? Voire. Dans son édition de *La Suffisance de la religion naturelle*, John S. Spink avait attribué la formule mnémotechnique latine citée au § 5 (*Asserit A, negat E, verum generaliter ambæ*) dans un manuel de philosophie écrit par le professeur G. Dagoumer, dont Diderot avait peut-être suivi les cours au collège²⁴. La chose n'est pas impossible, sauf que la formule en question se trouve également dans *La Logique* :

Ainsi l'on peut réduire toutes les propositions à quatre sortes, que l'on a marquées par ces quatre voyelles A. E. I. O. [...] Et pour les faire mieux retenir on a fait ces deux vers :

*Asserit A, negat E, verum generaliter ambo,
Asserit, I, negat, O, sed particulariter ambo*²⁵.

On sait que Diderot a lu *La Logique* de Port-Royal, puisqu'il l'a citée dans les *Pensées philosophiques* (§ LII). Il paraît donc plausible qu'il s'en soit étroitement inspiré pour rédiger le § 5 de *La Suffisance de la religion naturelle*. Mais on peut aussi envisager un autre cas de figure. En effet, il n'est pas nécessaire que Diderot ait consulté *La Logique* dans le texte : il se trouve que l'auteur anonyme de l'article *Proposition (Logique)* de l'*Encyclopédie* a transcrit presque littéralement, et *en l'espace d'une page*, les deux extraits de *La Logique* que

²³ *Ibid.*, p. 165-166.

²⁴ Voir DPV, t. II, p. 184-185, n. 5.

²⁵ *La Logique* (II^e partie, chap. 3), p. 112.

nous venons de citer et qui sont séparés dans l'original par une cinquantaine de pages²⁶. Mieux encore : l'article se termine par une longue remarque tirée de Locke sur les propositions dites frivoles, « celles qui ont de la certitude, mais une certitude purement verbale, et qui n'apporte aucune instruction dans l'esprit », ce qui résume assez bien l'ensemble du § 5 de la *Suffisance*. Dans ce contexte, l'auteur de l'article mentionne un homme illettré qui, on l'a vu, réapparaît sous la figure d'un paysan dans le texte de Diderot : « Cela n'y contribue pas plus, qu'il servirait à une personne qui voudrait apprendre à lire, qu'on lui inculquât ces propositions : *un A est un A, un B est un B*, etc. et qu'un homme peut savoir aussi bien qu'aucun maître d'école, sans être pourtant jamais capable de lire un seul mot durant tout le cours de sa vie²⁷. » Ajoutons enfin que l'article *Proposition, en Poésie*, qui vient presque immédiatement après *Proposition (Logique)*, a été attribué à... Diderot par Naigeon²⁸.

Résumons-nous. Premièrement, *De la Suffisance de la religion naturelle* comporte au moins deux « corps étrangers », l'un une autocitation des *Pensées philosophiques*, l'autre inspiré par deux passages de *La Logique* de Port-Royal. Étant donné que ces deux éléments sont intimement liés, il est légitime de supposer que la citation des *Pensées philosophiques* comportant une référence aux Romains et aux Gaulois a été appelée par le passage tiré de *La Logique*. Deuxièmement, les deux extraits de *La Logique* se retrouvent textuellement sur une page de l'article *Proposition (Logique)* de l'*Encyclopédie* ; la fin de l'article, tiré de Locke et dont la teneur résume exactement l'argumentation de Diderot²⁹,

²⁶ Voir *Encyclopédie*, t. XIII, p. 477-478.

²⁷ *Encyclopédie*, t. XIII, p. 483. Voir l'*Essai sur l'entendement humain*, livre IV, chap. 8, § 3.

²⁸ Il figure au t. VI de son édition des *Œuvres de Denis Diderot*.

²⁹ « Selon cette méthode, l'on peut faire en paroles des démonstrations et des *propositions* indubitables, sans pourtant avancer par là le moins du monde dans la connaissance de la vérité des choses. Chacun peut voir une infinité de *propositions*, de raisonnements et de conclusions de cette sorte dans des livres de métaphysique, de théologie scolastique, et d'une certaine espèce de physique, dont la lecture ne lui apprendra rien de plus de Dieu, des esprits et des corps, que ce qu'il en savait avant d'avoir parcouru ces livres. » (*Encyclopédie*, t. XIII, p. 484).

comporte un autre parallèle avec *De la suffisance de la religion naturelle* : il y est question d'un homme qui n'est pas instruit. Il s'ensuit que les §§ 5 et 9 de *La Suffisance de la religion naturelle* ont très probablement été composés après la lecture de l'article *Proposition (Logique)* de l'*Encyclopédie*. Deux cas de figure se présentent alors. Ou bien Diderot a repris, en 1769-1770, son opuscule *De la Suffisance de la religion naturelle* composé au milieu des années 1740 en l'étoffant des deux paragraphes supplémentaires inspirés de l'article *Proposition* ; ou bien il l'a entièrement composé pour le *Recueil philosophique* de manière à ce qu'il puisse non sans vraisemblance être attribué à Vauvenargues. Un important détail nous semble faire pencher la balance en faveur de cette dernière hypothèse : dans son édition de la *Suffisance*, John S. Spink a clairement établi que l'idée directrice de l'opuscule provenait directement du *Christianity as old as creation* de Matthew Tindal, que Diderot a pu lire au moment où il traduisait Shaftesbury³⁰. Mais point n'est besoin de remonter aussi loin dans le temps, car le *Recueil philosophique* contient au tome II un long *Extrait d'un livre anglais qui a pour titre « Le christianisme aussi ancien que le monde » par Tindal*. On ne sait si Diderot a lu ou non Tindal vers 1745 ; il est en revanche certain qu'il a pu prendre connaissance de ses thèses sur la suffisance de la religion naturelle au moment où Naigeon constituait le *Recueil philosophique*.

Quand on connaît les opinions athées de d'Holbach, Naigeon et Diderot, une surprise attend le lecteur du *Recueil philosophique*. En effet, l'ouvrage édité par Naigeon ne prêche pas l'athéisme mais témoigne bien plutôt de « l'importance de la libre pensée anglaise, majoritairement déiste, dans le paysage incrédule français de la seconde moitié du siècle³¹ ». Le groupe qui composait l'officine holbachique militait certes pour une société athée mais ne cessait en même temps d'affirmer le caractère élitiste de l'athéisme, peu fait pour le

³⁰ Voir DPV, II, 177.

³¹ A. Sandrier, *Le style philosophique du baron d'Holbach. Conditions et contraintes du prosélytisme athée dans la seconde moitié du XVIII^e siècle*, Paris, Champion, 2004, p. 367.

« vulgaire ». Il est significatif que le *Recueil philosophique* contient un essai intitulé *De l'indifférence des religions* qui, tout en se présentant comme une œuvre d'apologie déiste, porte l'empreinte du baron de Boufflons³². Alain Sandrier a bien montré que la stratégie poursuivie par d'Holbach et Naigeon dans la publication du *Recueil* n'était pas d'offrir une tribune à l'athéisme radical mais de promouvoir l'*indifférence* des opinions religieuses, ce qui revenait peu ou prou à prôner la *suffisance* de la religion naturelle³³ : « Le centre de gravité doctrinal se situe en deçà [de l'athéisme]. L'irréligion s'entend ici au sens strict comme un mouvement de pensée qui veut échapper aux catégories de la réflexion religieuse. C'est la raison pour laquelle la question de l'existence de Dieu ne retient pas l'attention en tant que telle. [...] La rationalité triomphante met en crise le christianisme, le déisme de Tindal en témoigne. Mais il fait surtout du déisme annoncé des essais *De la suffisance de la religion naturelle* et *De l'indifférence des religions* une machine à “décroire”³⁴. » Passé maître dans l'art de la mystification à la fin des années 1760, Diderot a très bien pu rédiger cette profession de foi déiste qu'est la *Suffisance* sous le nom de Vauvenargues sans se douter qu'elle lui serait imputée un jour.

En tout état de cause, la présence de l'autocitation au § 9 de *La Suffisance de la religion naturelle* ne permet pas d'assigner au texte de Diderot une date de rédaction postérieure à 1746, ni surtout de maintenir la thèse de l'orientation déiste des *Pensées philosophiques*. Nous ne savons pas à quel moment Diderot a embrassé l'athéisme – probablement dès avant sa traduction de Shaftesbury³⁵. Il

³² Voir A. Sandrier, *op. cit.*, p. 286-287.

³³ L'auteur de l'essai conclut dans le même esprit que Diderot en affirmant que « rien n'est plus indifférent que les opinions des hommes en matière de religion. Si un Dieu sage eût voulu qu'ils pensassent de la même manière là-dessus, il leur en eût donné les moyens. » D'où il suit que la « raison suffit pour leur enseigner leurs devoirs ; pour leur apprendre ce qu'ils doivent faire ou éviter en vue de leur propre bonheur ; pour leur montrer la manière dont ils doivent se conduire à l'égard de ceux avec lesquels ils vivent en société. » (*De l'indifférence des religions*, dans *Recueil philosophique*, t. I, p. 77-78 ; voir DPV, II, 181).

³⁴ *Op. cit.*, p. 369.

³⁵ Voir notre « Diderot traducteur de Shaftesbury : éléments pour une lecture critique de l'*Essai sur le Mérite et la Vertu* ».

est hors de doute, en revanche, que, des *Pensées philosophiques* à la *Lettre sur les aveugles*, une même conviction s'exprime : que le monde résulte du « jet fortuit des atomes³⁶ », qu'aucun plan ou dessein imputable à un Être supérieur et souverainement intelligent n'a présidé à son émergence.

³⁶ *Pensées philosophiques*, DPV, II, 28.